

Préface

à la deuxième édition

Cette préface est pour moi une opportunité de témoigner mon admiration et d'adresser mes encouragements à tous les auteurs qui s'efforcent de faire connaître les principes de l'économie de l'entreprise auprès de nos concitoyens.

Vous me donnez là également l'occasion d'aborder la politique que nous menons pour favoriser la création et le développement des sociétés, avec la spécificité de la transmission d'entreprise. L'ancien chef d'entreprise que je suis sait combien il est important – surtout quand on vient de créer ou de reprendre une entreprise – de redonner, aux hommes et aux femmes désireux d'entreprendre, le goût de le faire en France, l'envie de se lancer et de restaurer la fierté de réussir, de créer des emplois et de la richesse.

Il nous faut également convaincre les entreprises qui ne le sont pas déjà, que la qualité ne doit pas être vue comme un générateur de coûts, mais au contraire comme un investissement rentable. C'est un réel enjeu de compétitivité. Les nouvelles conditions de la concurrence internationale imposent aux entreprises des exigences de plus en plus nombreuses et de plus en plus fortes. Qu'il s'agisse de qualité des produits et des services, de gestion des risques ou d'innovation, les entreprises doivent adapter leur organisation et améliorer en permanence leurs performances, en inscrivant pleinement ces démarches de progrès dans leur stratégie.

Le chaînon manquant a cette formidable capacité de permettre une double lecture en tant que roman industriel passionnant basé sur une subtile intrigue policière, et en tant que véritable roman policier dans l'univers de l'entreprise, reflet de la société avec ses personnages attachants et pleins de ressources.

Merci à Caroline Mondon pour ce témoignage sur les forces qui unissent les hommes et les femmes au sein des entreprises, et pour cette conviction que, pour peu que l'organisation du travail et la valorisation des compétences soient prises en compte, les entrepreneurs sont notre avenir !

Hervé Novelli
Député d'Indre-et-Loire

Préface

à la première édition

S'il est une caractéristique commune à beaucoup de préfaces, c'est qu'elles sont trop longues. Le lecteur avide de se plonger dans l'ouvrage qu'il a choisi va, soit la court-circuiter, soit en lire le premier paragraphe et, après cette concession au bon usage, passer directement au premier chapitre. C'est ce que je vous conseille, de faire immédiatement, en vous donnant rendez-vous dans quelques heures...

1. Vous l'avez lu ? Reconnaissez que la préface était vraiment inutile, surtout qu'il en aurait fallu une pour chacun des trois romans que vous venez de lire :
 - Un roman d'amour... de la Touraine. Dès les premières lignes, vous avez été plongé-e dans cette si belle région, et vous avez terminé votre lecture en vous demandant si le chaînon manquant n'était pas votre méconnaissance de la Touraine.
 - Un roman policier si tant est qu'il y ait un vrai policier, un vrai meurtre, mais l'intrigue a suffisamment retenu votre attention pour que vous lisiez l'ensemble de l'ouvrage.
 - Un roman industriel dans lequel vous vous êtes demandé si toute ressemblance avec une situation existante, ou ayant existé, est purement fortuite ou délibérée. Je vous laisse le choix de l'option. Et pourtant... Les meilleures pratiques décrites et vécues par l'auteure nous conduisent loin de cet univers protégé où on peut faire l'éloge de la paresse, mais ce sont bien les entreprises qui les appliquent, qui nous permettent de préserver notre tissu industriel. Merci, Caroline, pour ce témoignage.
2. Vous n'avez pas encore lu ce roman, et avez préféré m'accompagner tout au long de cette préface. Vous savez, maintenant, pourquoi vous devez le lire, et pourquoi vous en sortirez enrichi-e après avoir, vous aussi et tout comme moi, trouvé votre (ou vos) chaînon(s) manquant(s) ! Bonne lecture !

Michel Gavaud
MGCM, Président Directeur Général



Chapitre premier

7 heures, lundi. La petite Peugeot 205 blanche quitte brusquement la levée de la Loire pour s'engager à gauche sur la route sinueuse, à flanc de coteau. En ce matin de fin d'été, la Loire s'étire sagement entre les parois de roche blanche mêlée de verdure qui dessinent son lit. À ce niveau de la levée, le bourrelet de tendre calcaire est dénudé sur toute sa hauteur comme pour mieux absorber l'air et la lumière qui lui donneront la force d'une pierre à tailler. Aujourd'hui comme hier et comme demain, la lumière changeante des bords de Loire nourrit de ses contrastes la pierre de tuffeau, matière première des plus beaux édifices de l'histoire de France.

La voiture ralentit dès les premiers virages pour passer les maisons troglodytes, et reprend son élan avant d'aborder la montée au milieu des vignes. La chaleur humide qui monte de la terre embue les vitres, et c'est à peine si l'on aperçoit le visage tendu de la conductrice.

Pour la première fois depuis l'accident de voiture qui a coûté la vie à son père, Héroïse affronte la tortueuse route des vignes. Elle aurait pu emprunter l'autre itinéraire, plus facile, bien que plus long et beaucoup moins beau, mais ce matin elle veut conjurer les démons de cette route, et reprendre le cours de sa vie.

À la fin du mois de juin, elle s'est retrouvée propulsée à la tête de l'entreprise familiale comme une marionnette manipulée par des forces occultes. Rien ne laissait prévoir en effet que Henri Rami, président de la société du même nom qu'il avait créée trente ans auparavant, laisserait subitement son entreprise et tous ses secrets sans avoir pris de disposition pour sa succession.

Les 51 000 € de capital de sa SARL étaient détenus à 60 % par lui-même et à 40 % par la mère de sa femme, âgée de quatre-vingts ans. Henri Rami, enfermé dans sa solitude de chef d'entreprise, n'avait jamais eu l'idée de faire entrer dans son conseil d'administration des personnes susceptibles de lui apporter des compétences complémentaires.

Tous les yeux s'étaient alors tournés vers sa fille unique, Héloïse, pour savoir ce qu'il convenait de faire. Passés les premiers instants de stupeur, Héloïse avait accepté de se préoccuper de l'avenir de cette entreprise à laquelle elle se sentait étrangère dans le seul but de soulager sa mère, profondément déstabilisée par la disparition de son mari, et de sauvegarder les intérêts de sa grand-mère.

Lors des obsèques, Héloïse avait rencontré les employés et leurs familles, et avait pris conscience qu'il lui faudrait assurer une transition avec le futur repreneur afin d'éviter des suppressions d'emploi. Le maire du village, en bon gestionnaire des taxes professionnelles, lui avait demandé un entretien pour connaître ses intentions.

Et puis... non, cela n'avait rien à voir avec la mémoire de son père avec qui elle n'avait plus parlé de « l'usine » depuis plus de dix ans quand, après son baccalauréat, il l'avait convaincue d'intégrer une classe préparatoire aux concours des écoles d'ingénieurs.

Elle qui excellait dans toutes les matières et en particulier en musique, s'était tout à coup retrouvée dans une classe de « math sup » envahie de garçons dont la seule préoccupation semblait être de répondre à la question du professeur avant leur voisin. Sur le moment, elle avait joué le jeu, amusée de constater le dépit de certains devant ses notes qui figuraient dans le peloton de tête, quelle que soit la matière. Puis cette atmosphère de compétition l'avait lassée ; elle préférait le plaisir de partager sa curiosité et ses découvertes avec des camarades pour concrétiser des projets en équipe.

Alors, lorsque sa grand-mère maternelle lui avait offert sa Fiat 500, pour fêter à la fois ses dix-huit ans et son permis de conduire, elle s'était empressée d'organiser une excursion pendant les vacances de Pâques. Accompagnée d'un ami pianiste du lycée, elle avait rejoint d'autres musiciens, et ils avaient enchanté les touristes des plus beaux villages du Luberon, aux sons de leur orchestre à cordes.

L'expérience s'était à l'évidence très bien passée mais au retour, elle avait raté plusieurs examens de suite. Implacablement, son passage dans la classe supérieure et ses chances pour les concours s'en étaient trouvés tout à coup compromis. Furieux, son père avait exigé des explications, rejetant la faute sur sa belle-mère à qui il ne pardonnait pas le pouvoir qu'elle avait déjà en tant qu'associée de l'entreprise. Pouvoir qu'elle n'exerçait jamais, mais qu'elle aurait pu exercer, ce qui était déjà trop. Le ton était monté, l'adolescente voulant défendre sa grand-mère avait répliqué : « Je suis majeure maintenant, c'est moi qui décide de ce que je veux faire. »

Henri Rami n'avait pas l'habitude qu'on lui tienne tête. Mais face à sa propre fille, pour laquelle il nourrissait des ambitions qu'elle ne soupçonnait même pas, il n'avait pas su quoi répondre. Par son silence plein de reproches, il choisit alors de transformer en drame familial ce qui n'était qu'un incident. Le silence se creusa et devint fossé, le père se réfugia dans son travail, et sa fille se crut obligée de mettre sa menace à exécution : elle décida d'abandonner ses études à la fin de l'année scolaire pour se consacrer à la musique.

Tout comme sa grand-mère maternelle, chanteuse lyrique de bon niveau dans les années trente à Paris, elle était dotée d'une oreille exceptionnelle. Elle décida d'exploiter ce don, d'autant que sa mère, Juliette, pianiste dans sa jeunesse, avait pris soin de lui donner une éducation musicale sérieuse au conservatoire de Tours.

Lorsque la crise éclata entre le père et la fille, Juliette ne sut comment intervenir. Ses sentiments étaient trop ambivalents. Certes, elle comprenait l'importance pour sa fille d'apprendre un métier qui lui assurerait une indépendance financière ; elle-même avait assez souffert de ne pas avoir la sienne vis-à-vis de son mari, même si elle en avait finalement pris son parti. Mais d'un autre côté, la perspective que sa fille ressemble un jour à son chef d'entreprise de mari, obsédé par le travail au point de n'avoir de goût pour rien d'autre, lui faisait horreur. Elle se contenta de dire à sa fille qu'elle la soutiendrait quels que soient ses choix. Ainsi lorsque Héroïse se mit en tête de devenir professeure de violoncelle, Juliette ne se fit pas prier pour l'accompagner au piano pendant les répétitions.

La voiture ralentit de nouveau à l'abord du dernier virage avant le plateau : celui qui tourne brusquement à gauche autour d'une ancienne loge de vigne à moitié éboulée. Les doigts de Héroïse se crispent sur le volant. C'est contre le mur de cette petite maison que la voiture de son père s'est écrasée un soir de juin. Si seulement il n'était pas resté travailler si tard avec cet ingénieur qu'il avait embauché au début de l'année !

Il s'en était entiché au point de passer de plus en plus de soirées à l'usine avec lui. Et cette habitude de siroter un whisky pour se détendre après le départ des employés alors que l'alcool lui était fortement déconseillé depuis son infarctus ! Si seulement il n'était pas parti au dernier moment, comme d'habitude, pour venir assister au concert donné par sa fille et son compagnon...

À chaque solstice d'été, Héroïse et Thomas, son compagnon depuis le voyage en Fiat 500, jouaient, gracieusement, des sonates de Schubert pour piano et violoncelle dans la petite église de Chenonceaux, et ce, alors même

que Thomas jouait du piano dans un ensemble de musique de chambre qui commençait à avoir du succès. C'était l'occasion de jouer ensemble pour leurs amis d'enfance et leurs familles dans l'atmosphère calme de la douceur tourangelle.

Les sourcils de Héloïse se froncent subitement à l'idée que, si son père n'avait jamais pu supporter son compagnon, ce n'était pas seulement parce qu'il était musicien mais peut-être aussi parce qu'il n'était pas ingénieur...

La loge de vigne derrière elle, Héloïse respire : le danger est conjuré, la vie et la mort de son père font partie du passé. Devant elle il y a les champs plantés de tournesol. Leurs têtes noires calcinées se détachent sur le fond de la forêt qu'elle aime tant. Et entre les deux, au bout du chemin à droite après la pancarte « Zone Industrielle », est posée là, telle une soucoupe volante, l'entreprise H. Rami.

La zone industrielle de la commune ne compte en fait que cette seule entreprise. Sur ses murs métalliques jaune doré, les grandes baies vitrées paraissent dialoguer avec les quelques arbres qui l'entourent et qui semblent échappés de la forêt.

L'entreprise conçoit et fabrique des meubles en bois équipés de composants métalliques pour les bateaux, les magasins et les collectivités. Ces arbres isolés ont l'air d'enquêter sur le sort réservé à leurs camarades arrachés à leur habitat naturel. Les produits qui sortent de la grande porte à l'est sont pour la plupart de facture luxueuse : cela semble satisfaire la délégation d'arbres puisqu'ils restent là, offrant leur feuillage généreux aux deux parkings.

La voiture de Héloïse gagne celui réservé aux visiteurs et aux responsables de l'entreprise. Il est désert à cette heure, et elle hésite sur le choix d'une place, au point d'en faire crisser ses pneus. Six sont libres, signalées par des petites pancartes portant le nom des heureux élus. Une seule est réservée aux visiteurs. Elle se gare finalement devant celle qui porte encore le nom de son père, en se disant qu'elle devra penser à faire mettre le nom du successeur avant de repartir.

Elle sort de la voiture en attrapant distraitement sa sacoche. Tout en marchant vers la porte de bois massif qui contraste singulièrement avec les murs métalliques, elle pense à Thierry Ambi, l'ingénieur. Il lui inspire des sentiments contrastés : dernière personne à avoir vu son père vivant, il n'est pas venu à son enterrement avec les autres employés en prétextant que son fils avait un problème de santé. Et maintenant, c'est son nom qui va remplacer celui de son père sur la petite pancarte...